

IRÈNE KUNG

LA LUMIÈRE À DESSEIN

La galerie d'Artpassions

Olivier Delhoume

Photos: © Irene Kung

Comme chacun sait, « photographie » est un mot issu de deux racines grecques : « photo » qui procède de phôs, la lumière et « graphein » (dessiner, peindre). Littéralement, la photographie consiste à « dessiner ou peindre avec la lumière ». Cela est particulièrement vrai pour l'œuvre d'Irène Kung.

Le trouble nous envahit lorsque nous voyons une œuvre d'Irène Kung. Le sujet apparaît peu à peu dans l'ombre de nos souvenirs et de nos rêves. Nous reconnaissons le monument et pouvons le situer, bien que peu de références au lieu n'apparaissent dans l'image. L'architecture nous regarde. Nous sommes confrontés à elle sans aucune aide, laissés à notre sort dans les coulisses de nos vies. Les images d'Irène Kung nous conduisent sur les territoires de la peinture et de la gravure. Et ce n'est pas par hasard. Cette artiste-peintre et graveur est arrivée tardivement à la photographie. Mais la main et le regard poursuivent leur ouvrage sur ce même chemin, dans la perspective renouvelée du dessin. Ses photographies évoquent le crayon, le fusain mais aussi la gravure à l'eau-forte ou la manière noire. Cette dernière, particulièrement adaptée pour faire sortir le sujet de l'ombre, semble être utilisée par la photographe dans une approche en clair-obscur qui préside au procédé technique qu'elle a mis au point. Depuis la Renaissance, le Caravage qui en développa la pratique et Léonard de Vinci, maître du *sfumato*, la technique du clair-obscur se développe sur un papier teinté, voire sombre, afin d'éclairer le sujet par des rehauts clairs. Ainsi, la scène reçoit la lumière de son propre sujet qui irradie et s'en trouve sublimé.

Si le papier photographique est naturellement blanc, Irène Kung aurait pu en utiliser un noir pour y projeter la lumière de ses architectures. La chose étant impossible, il fallut que l'artiste trouvât une tout autre méthode. Cela commence par la prise de vue effectuée « à main levée » avec un appareil numérique de moyen format. La scène se situe en début ou en fin de journée, pour que la lumière rasante accentue les volumes et les reliefs. La discrétion de l'opération permet à l'artiste d'agir librement, sans pied. C'est, ensuite, dans le laboratoire numérique, que la magie opère. Non pas dans la cuve du révélateur mais sur l'écran de l'ordinateur. Irène Kung y travaille son image « à la main » comme on le fait en gravure ou

pour le dessin, sans logiciel de correction automatique. Le travail est long. L'impression d'épreuves en différents états dicte les interventions successives pour que l'image accomplisse son destin. Reste le tirage numéroté qui se fait par un encrage riche sur un papier chiffon de haute qualité. La signature viendra après un long séchage au dos de l'image. Seules nos références intimes peuvent nous aider à comprendre l'enjeu de cette démarche artistique originale, puisque le titre et la légende ne seront proposés qu'à l'écart de l'image ou en fin de volume.

Dans les photographies d'Irène Kung, nous sommes en ville, souvent au cœur de cités envahies de touristes. Mais tout a disparu : le vacarme, les foules, les trafics en tous genres. Seul le monument apparaît en majesté dans l'écrin noir d'une « nuit américaine ». La diégèse adoptée par l'auteur nous projette au début d'un conte ou d'une légende par la seule évocation visible d'une architecture. Pas de narration mais le début d'une histoire que nous allons construire seuls et pour nous-mêmes. Nous entrons dans l'image ; nous sommes dans le décor pour aborder nos rêves. Le Chrysler building devient irréel, les coupes d'Hagia Sophia répondent au dôme de l'Opéra, la statue équestre se dresse devant la façade du Parlement aux mille éclats de cristal. Cette démarche créative ne nuit pas au renouvellement de l'œuvre. Ce que nous vérifions avec l'église de Le Corbusier devenant sculpture sur fond de nuit étoilée, ou le pont de Brooklyn qui tisse sa toile pour nous happer. Fantomatiques, les tours de New York veillent pour assister à la scène. Là encore, la lumière vient du sujet : le pylône projette l'ombre des filins d'acier. L'apparence irréaliste des sujets brouille notre perception des architectures saisies. Ce pourraient être des maquettes photographiées ou dessinées mais l'image devient monumentale. Toute référence à une échelle est illusoire ; il nous suffit de plonger pour nous laisser emporter. Ainsi, les photographies d'Irène Kung constituent les écrans de papier amoureux de l'encre noire pour nos nuits blanches. ■

Chrysler
70 x 100 cm

NOTA BENE

La ville invisible, d'Irène Kung, éd. Xavier Barral

Exposition Irène Kung à
Artpassions La Galerie
5, Cour Saint-Pierre, Genève
À partir du 10 octobre 2014

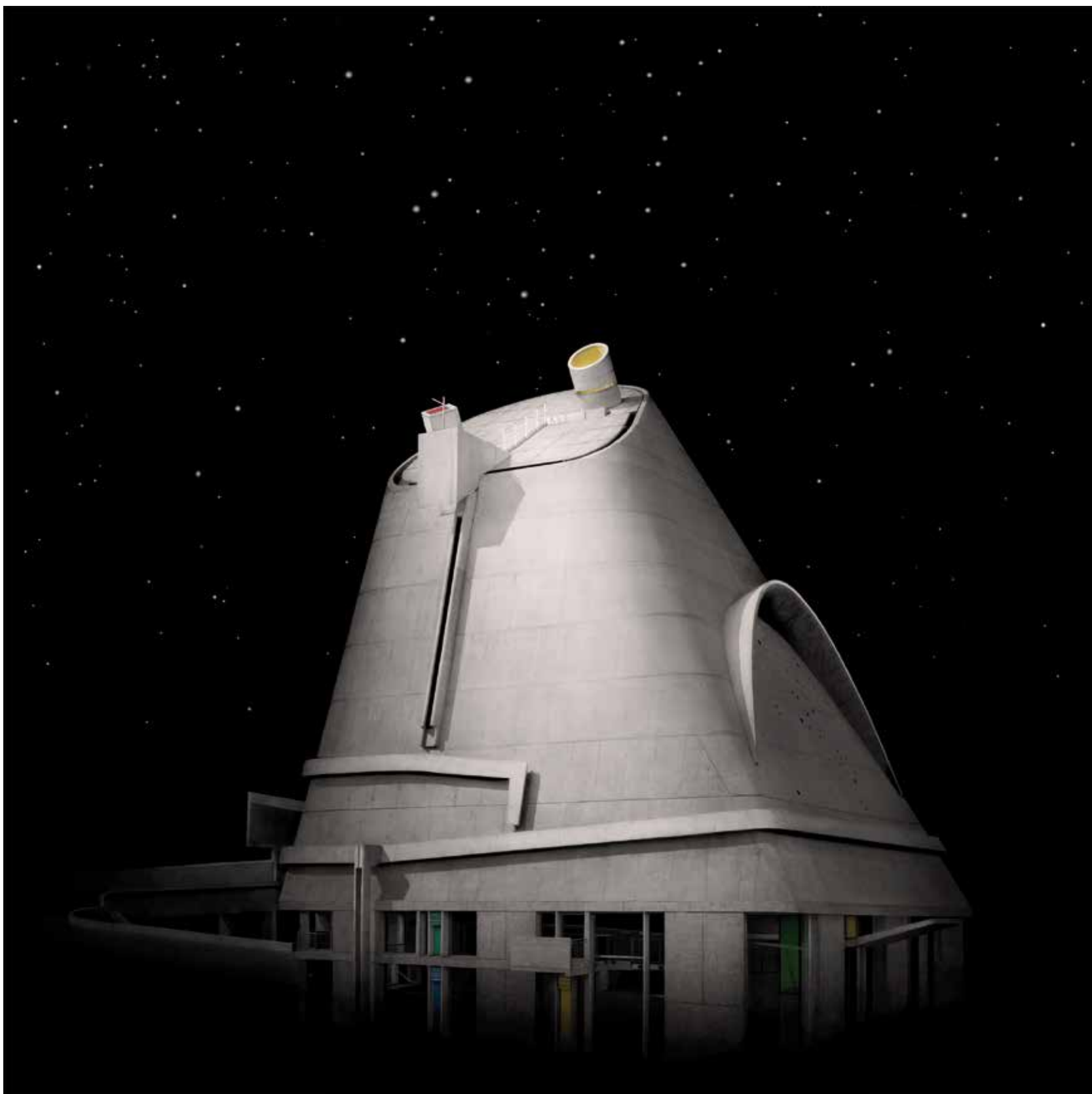




Le Pont de Brooklyn
100 x 100 cm



Le Parlement
100 x 100 cm



Église Le Corbusier
100 x 100 cm

Hagia Sophia, Istanbul
160 x 100 cm

Opéra
142 x 100 cm

